

Marsan, Jean-Claude. *Montréal en évolution. Quatre siècles d'architecture et d'aménagement*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 2016. 752 p.

Louis Martin

Volume 46, Number 2, Spring 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1064836ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1064836ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (print)

1918-5138 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Martin, L. (2018). Review of [Marsan, Jean-Claude. *Montréal en évolution. Quatre siècles d'architecture et d'aménagement*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 2016. 752 p.] *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 46(2), 89–89. <https://doi.org/10.7202/1064836ar>

Marsan, Jean-Claude. *Montréal en évolution. Quatre siècles d'architecture et d'aménagement*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 2016. 752 p.

La réimpression de la quatrième édition française de *Montréal en évolution* atteste que cette grande fresque de Jean-Claude Marsan demeure, malgré ses 44 ans, une référence essentielle pour quiconque veut s'initier à l'histoire de la forme bâtie de Montréal. La publication reprend presque intégralement les 12 chapitres de la première édition de 1974, et incorpore 3 chapitres couvrant la période 1975–2014, ajoutés en 1992 et 2014.

L'ouvrage présente une synthèse des facteurs géographiques, politiques, sociaux et économiques qui ont présidé à la fondation et au développement de Montréal en métropole francophone d'Amérique. Par un heureux mélange d'éléments externes et internes à l'histoire de l'aménagement et de l'urbanisation du territoire montréalais, Marsan établit, époque par époque, le contexte d'une discussion des formes urbaines et bâties qui sont apparues et se sont transformées au fil des siècles. En s'appuyant sur des textes qui faisaient autorité au temps de la rédaction, l'auteur transmet les interprétations dominantes du passé récent dans un récit qui a désormais acquis le statut d'histoire canonique.

Mis à part une comparaison audacieuse du plan de Montréal établi par Dollier de Casson en 1672 avec ceux des bastides du sud de la France, la narration s'écarte peu des sources citées. L'auteur décrit d'abord le système d'occupation de l'île, constitué de forts, de rangs (ou côtes) et de noyaux villageois, puis distingue le bourg fortifié, près du port, de la campagne environnante caractérisée par les bandes de lots longitudinaux qui donneront naissance à la grille des rues montréalaises. Reflet de la société hiérarchique de l'Ancien Régime, l'architecture coloniale montréalaise serait issue d'une « double tradition » — notion clé de l'argumentaire : l'une « populaire » perpétuant des attitudes médiévales inconscientes ; l'autre, propre à l'élite, émulant l'idiome « classique » utilisé dans l'architecture de la petite noblesse des provinces de France. La conquête britannique n'aurait fondamentalement rien changé à cette dichotomie, qui aura perduré jusqu'à l'ère victorienne et même au-delà.

Les répercussions techniques et sociales de l'industrialisation, qui s'amplifie à partir de 1850, sont abordées par catégories fonctionnelles. En accord avec l'historiographie du mouvement moderne, Marsan voit dans les premières structures utilitaires industrielles à ossature les prototypes du « Style international ». Toutefois, cette architecture pionnière a vite été supplantée par l'appropriation, par les classes dominantes, des styles historiques à des fins commerciales, de propagande religieuse ou d'émulation du mode de vie de l'aristocratie britannique. Alors que les inégalités économiques et la ségrégation sociale étaient consolidées par la répartition territoriale des populations, la planification hygiéniste victorienne, caractérisée par l'implantation de l'aqueduc, des réseaux d'égout, du transport public, de squares et de parcs métropolitains, aura façonné durablement

l'image civique de Montréal. L'analyse de l'habitat montréalais typique, synthèse « organique » de la tradition populaire, de la production industrielle et du laissez-faire économique, demeure l'un des apports majeurs et encore débattus de ce livre, tout comme la description de la mutation métropolitaine des années 1960, que l'auteur associe à la montée des « technocrates ». À cet égard, Marsan recense les fascinants projets de planification rationnelle de la grande région montréalaise, lesquels, malgré leurs bonnes intentions, n'auront pas réussi à freiner l'étalement urbain ni encadrer efficacement la spéculation immobilière dans une époque caractérisée par son mépris de la ville traditionnelle.

Les trois derniers chapitres suggèrent que la ville « postmoderne » aux tendances culturalistes a succédé à la ville fonctionnaliste au tournant des années 1980, la culture populaire se mutant en conscience patrimoniale et la planification, toujours en proie aux pressions des promoteurs immobiliers, étant soumise à la consultation publique avec plus ou moins de succès. Toutefois, le récit historique s'étirole, les forces structurantes s'évaporent, et les acteurs s'effacent au profit d'une chronique passant en revue les « grands projets », qui sont jugés et classés par l'auteur en autant d'oranges et de citrons, et ce, parfois, uniquement sur la base de leur apparence et de leur gabarit. Bref, une histoire de la ville capitaliste post-industrielle, qui expliquerait, par exemple, la métamorphose des zones fonctionnelles des années 1960 en quartiers thématiques au tournant des années 2000, n'est pas encore écrite.

Or, la plume de Marsan n'a pas vieilli et son parti-pris pour la planification de la ville comme milieu de vie de qualité en équilibre entre les impératifs de développement économique et la préservation reste d'actualité, même si ses références peuvent sembler parfois datées. Et inévitablement, ce que l'on gagne en envergure sur le plan de la matière entraîne nécessairement des raccourcis interprétatifs qui demandent à être nuancés, notamment lorsque les vocables « organique » et « postmoderne » sont utilisés. En somme, cette synthèse difficilement remplaçable appartient à l'histoire qui l'a vue naître plus qu'au présent fugitif, confirmant par le fait même son statut de « classique » incontournable.

Louis Martin, professeur
Département d'histoire de l'art
UQAM

